Document generated on 10/12/2024 6:19 a.m.

Revue d'histoire de l'Amérique française

ANDERSON, Kay J., *Vancouver's Chinatown. Racial Discourse in Canada, 1875-1980.* Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1991. x-323 p. 34,95 $

Hugh Johnston

Volume 46, Number 4, Spring 1993

URI: https://id.erudit.org/iderudit/305150ar
DOI: https://doi.org/10.7202/305150ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)
1492-1383 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Johnston, H. (1993). Review of [ANDERSON, Kay J., *Vancouver's Chinatown. Racial Discourse in Canada, 1875-1980.* Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1991. x-323 p. 34,95 $]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *46*(4), 665–667. https://doi.org/10.7202/305150ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

COMPTES RENDUS

ANDERSON, Kay J., *Vancouver's Chinatown. Racial Discourse in Canada, 1875-1980.* Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1991. x-323 p. 34,95$

Dans le quartier Strathcona de Vancouver, les noms de rues sont maintenant affichés avec des enseignes bilingues, en chinois et en anglais, ce qui sert à définir une enclave ethnique en vue de donner une couleur locale au paysage urbain et d'y attirer des touristes. Dans les années cinquante et soixante, les concepteurs du plan d'aménagement de la ville ont proposé de démolir la plus grande partie du quartier pour le rebâtir à neuf. Après les années soixante-dix les priorités ont changé. Le caractère exotique du quartier chinois de Strathcona est devenu un trait urbain spécifique que le maire et le conseil municipal voulaient conserver. Ce qu'ils voulaient plus particulièrement garder ou du moins recréer était une image des années trente avec des enseignes au néon, des ampoules incandescentes de rues et le recours abondant aux tuiles rouges. Telle était la conception que la ville imposa aux commerçants et aux résidants du quartier chinois. Si le choix était revenu aux commerçants, ils auraient préféré rehausser la valeur immobilière de leurs propriétés en les modernisant et en installant des baies vitrées qui auraient donné sur la rue afin d'étaler leurs marchandises.

Dans son livre *Vancouver's Chinatown*, Kay J. Anderson donne une explication de la manière dont les attitudes européennes ont depuis le début façonné le quartier chinois. Pour le plus gros de son existence, le quartier chinois a évoqué des images négatives dans l'esprit des Canadiens de race blanche. Ce n'est que tout récemment que son image est devenue plus positive. Dans la pensée européenne il demeurait une section dégénérée de la ville où le jeu, la prostitution et les stupéfiants sévissaient, ou encore il était synonyme de bas-fonds où l'on trouvait des bâtiments abandonnés, des résidences surpeuplées et des conditions de vie insalubres. En même temps, on se sentait quelque peu attiré par le quartier aussi bien pour sa couleur locale que comme lieu d'attraction; mais ce n'est que depuis les vingt ou trente dernières années que cette tendance a pris le dessus. C'est que les Canadiens de race blanche ont toujours eu l'habileté de transformer leurs préjugés en réalités. Pour prendre un exemple flagrant, jusqu'à la Première Guerre mondiale la zone limitée où la police fermait les yeux sur la prostitution était soit contiguë ou en plein cœur du Chinatown. La plus

grande partie de la communauté urbaine estimait une activité aussi mal famée tout à fait convenable pour un quartier chinois.

Madame Anderson n'essaie pas de faire un portrait des Chinois au Canada; en outre, dans son approche de l'effet des attitudes et des décisions européennes sur eux, elle va à l'encontre des directions récentes qu'ont prises les études ethniques qui cherchent à exposer un rôle actif plutôt que passif dans l'histoire des divers groupes minoritaires. Anderson tient compte de l'analyse de David Lai dans son livre *Chinatowns: Towns Within Cites in Canada*, publié en 1989, qui insiste sur le rôle des entrepreneurs sino-canadiens dans l'expansion initiale et le renouvellement ultérieur des quartiers chinois canadiens. Mais elle estime que les quartiers chinois ont existé parce que la société blanche a toujours défini les Chinois comme des étrangers. Depuis leur arrivée au Canada, leurs libertés ont presque toujours été limitées par des règlements que la majorité blanche a exigés de ses gouvernements. Comme beaucoup de groupes immigrants, les premiers Chinois au Canada étaient surtout des ouvriers mâles. À l'inverse de presque tous les autres groupes d'immigrants, les hommes n'étaient suivis par leurs femmes et leurs enfants — sauf exceptions — que beaucoup plus tard. L'évolution naturelle de la communauté chinoise au Canada fut bloquée sur plus d'un siècle par des lois discriminatoires sur l'immigration qui rendaient difficile, voire impossible, l'immigration des femmes. Pendant toute cette période, les Chinois ont persisté comme communauté de passage avec un flux régulier d'hommes qui arrivaient et partaient de la Chine au Canada, tandis que leurs familles restaient là-bas. Les Chinois étaient exclus d'autres manières également. Pendant plus de soixante-dix ans, ils furent privés du droit de vote en Colombie britannique. Et ils n'eurent pas accès, ni en loi ni en pratique, à beaucoup de domaines d'emploi et à bien des activités. Dans un Canada plus ouvert et tolérant, Anderson croit que beaucoup de Chinois canadiens auraient choisi de s'assimiler à la société en général. Dans ce sens, le quartier chinois leur a été imposé.

Dans les premières pages de son livre, Anderson fait allusion aux réserves qu'elle entretient à l'endroit des études ethniques. Elle explique ces réserves un peu à mots couverts, mais on en déduit qu'elle croit que personne ne se range parfaitement dans une catégorie ethnique, et que l'étude d'une commuanuté ethnique par quelqu'un qui n'en fait pas partie est particulièrement équivoque. Sa solution a été d'écrire sur sa propre culture — c'est-à-dire sur les conceptions occidentales qui concernent et touchent le quartier chinois et non sur la vie interne du quartier comme tel. En tant qu'Australienne qui aborde un sujet canadien, elle tient compte de la manière dont la civilisation européenne ou occidentale influence les événements et les attitudes à l'échelle locale. Elle trouve que la situation canadienne sert d'exemple intéressant car le racisme au Canada, même s'il fait partie de l'étoffe du pays, n'a jamais été aussi ouvert qu'en Afrique du Sud ou en Australie. Elle note que les Canadiens ont un passé d'intolérance qui passe souvent inaperçu. En cela elle a raison, quoique la valeur de ce livre ne réside pas dans cette remarque. La littérature sur les politiques racistes au Canada, en particulier celles qui touchaient les orientaux, a augmenté depuis les vingt-

cinq dernières années au point de devenir passablement volumineuse de nos jours. La contribution réelle de Kay J. Anderson réside non dans le fait de souligner l'existence du racisme, de l'intolérance et de l'eurocentrisme, mais dans la démonstration de la manière dont ces traits ont contribué au façonnement de nos quartiers chinois. En faisant le lien entre un passé d'exclusion à un présent multiculturel, elle met en évidence un phénomène important.

Département d'histoire
Université Simon Fraser
traduction: Lalita B.-Lanthier

HUGH JOHNSTON